

Poème n°48 : Merle noir

Un matin, aux aurores, alors que nous nous étions attablés,
Plus tôt que d'habitude pour prendre un déjeuner,
En pleine conversation, tu m'as quitté des yeux, troublée
Par une apparition, à travers la fenêtre, dans la roseraie fanée.

Au milieu des branchages, caché parmi les feuilles, œuvrait, infatigable,
Comme si l'accablait l'urgence de sa tâche, plus qu'une autre vitale,
Un merle très occupé à tourner sur lui-même de façon incroyable,
Dans un coin retiré qu'il venait d'investir pour bâtir son nid, le jugeant idéal.

Alerte et sautillant, comme ces danseurs étoiles au milieu de la scène,
Le corps tout en transe, transportés par l'émoi et brûlants d'ardeur,
Il s'affairait sur place par bonds désopilants, exécutés sans peine,
Témoignant avec adresse de la maîtrise parfaite d'un savoir bâtisseur...

Pareils aux projecteurs braqués sur un spectacle, les premiers rayons
Du soleil, à travers le feuillage, éclairaient d'un jaune flamboyant
L'animal afin que le désir te prenne, peut-être, en des coups de crayon,
De figer à jamais, sur un papier à dessin toujours à tes côtés, le tableau attrayant.

Mais, ballet vite interrompu, il s'envolait soudain, poussé par l'instinct,
Afin de survoler la ville et ses rues arborées, en quête de brindilles
Qu'il ramenait au bec et déposait de suite en des endroits distincts.
Et je t'observais me délaissier, froissé que tu t'intéressas à de telles peccadilles...

Car oui, tu t'attendrissais, silencieuse, devant le va-et-vient incessant
De cet oiseau déterminé à construire, entre vols et assemblages,
Transports et colmatages, un coin douillet où cacher ses œufs voyants,
Si proche de nos humaines présences que tu t'émerveillais qu'il ait eu ce courage...

Les morceaux de bois, choisis à bon escient, s'amoncelaient et s'agençaient,
Formant une demi-sphère, large et bien arrimée sur trois tiges robustes.
Elle tranchait dans la verdure ambiante, massive tache brune enchâssée.
Et il en émanait au fil des minutes de ce travail d'orfèvre, au nom d'une cause juste,

Dans tes yeux grand ouverts, une fascination sans borne pour les choses de la vie.
Qu'hommes et bêtes se démènent sans même y songer, poussés par leurs pulsions
Grouillantes dans leur ventre et génératrices d'énergie, quel bien étrange sursis !
Comme celle que j'entrevois en toi, lumineuse et féconde, moteur de tes passions !

Tes sourires radieux sur ton visage mouraient et renaissaient comme les vagues
Écrasées sur la grève dans un jaillissement d'écume, dispensatrice de joie...
À te voir toute émue, j'exultais qu'un merle ait amené mon âme dans le vague,
À déceler par hasard dans ta touchante attitude, matière à conforter mon choix. De toi !

Dans la paix du jardin, embellie de gazouillis, la matinée entonnait une étrange musique
Douce comme le vent caressant de la plaine, frais et léger, si plaisant à nos cœurs.
Ravi de te voir enjouée, je me demandais si le bel oiseau, sur toi mon Angélique,
N'avait pas le pouvoir d'un Merlin l'Enchanteur, chambellan des portes de ton bonheur.

Ses envols réguliers, sa gestuelle ordonnée nous captivaient, plongés dans un rêve éveillé :
Une vision idyllique d'un monde bienheureux, où régneraient lumières et harmonie,
Écoutes et compassion ! Une ébauche incertaine mais vivante d'un avenir ensoleillé
Qu'à travers l'allant de sa mâle vigueur, nous percevions clairement, ô monde à l'agonie !

Au pied du rosier, torturé de l'avoir repéré, notre chat impuissant s'en prenait à lui-même,
Désarmé de devoir supporter la fougue d'un volatile capable de le narguer.
Ah ! Épier, allongé sur le gravier, sa goûteuse proie, dans l'attente de la faute qu'il aime :
Se poser sur le sol pour saisir un brin d'herbe, tout près, juste le temps qu'il puisse l'alpaguer !

Son manège déjoué, tu t'es levée rieuse pour le prendre dans tes bras, miaulant son désespoir
De se voir brutalement arraché à son poste de guet, enfermé dans une pièce voisine,
Privé contre son gré d'un repas qu'il voulait espérer, et presque oublié à chaque jour devoir
Avaler une même plâtrée, industrielle et calibrée, déposée tous les soirs sur la table de cuisine !

Oh ! Tu étais à peine revenue pour t'asseoir de nouveau à ta place attitrée et admirer l'ouvrage
Qu'il édifiait quand tu m'apostrophas avec malice : « Viens, allons dans notre nid ! ».
Irrésistible, tu t'es levée d'un bond pour me prendre par la main et, dans ton sillage,
Entraîner nos deux corps dans tes folies d'amour, dans la chambre à l'étage et son si vaste lit.

* * * * *

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)

Commencé le jeudi 24 juillet 2014

Et terminé le mardi 29 juillet 2014

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.